

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 76 (1931)
Heft: 7

Artikel: L'historique des manœuvres de la 1re division
Autor: Lecomte, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Histoire des manœuvres de la 1^{re} division.

Le colonel commandant de corps Sarasin a fait imprimer et distribuer un *Historique des manœuvres de la 1^{re} division 1930*. C'est une grosse brochure de 224 pages avec les cartes du terrain des manœuvres au 1 : 25 000 et au 1 : 100 000. Les participants aux manœuvres pourront y revivre, presque heure par heure, leurs exploits ou leurs déboires. Ceux qui n'ont pas suivi les manœuvres de la 1^{re} division pourront se rendre un compte exact des missions données aux exécutants et de la façon dont elles ont été remplies, tactiquement et techniquement.

Le commandant du 1^{er} corps d'armée considère comme son devoir absolu, en publiant cet Historique, de « relever les erreurs commises, d'exprimer franchement son opinion sur les décisions prises par les différentes instances de commandement et sur l'exécution de ces décisions par les troupes subordonnées ». Mettons, en passant, un point d'interrogation sur l'opportunité de donner une large publicité à des critiques, même exemptes de tout esprit de dénigrement, des décisions prises par les instances *supérieures* de commandement, régiment, brigade et division.

Nous estimons d'ailleurs qu'il n'y a pas lieu de s'appesantir sur des décisions *tactiques* de manœuvres, prises dans des circonstances qui, malgré tous les efforts de la direction et de l'arbitrage, ne peuvent avoir qu'une très lointaine parenté avec une situation de guerre.

C'est pourquoi nous voulons chercher à extraire de l'Historique la moelle technique plutôt que tactique, l'exécution des décisions plutôt que leur conception. La guerre est un art d'exécution, a dit Napoléon. Si l'outil est mauvais, l'exécution sera défectueuse, quelque géniale que soit la conception.

Nous chercherons donc, sans esprit de dénigrement, à

constater d'après l'Histoire, si l'outil, en l'espèce la 1^{re} division, s'est montré bon ou mauvais. Sous ce rapport, nous relevons des constatations attristantes, sur lesquelles la *Revue militaire suisse*, comme le commandant du corps d'armée, estime de son devoir d'insister.

Notons d'abord quelques incidents de combat.

L'après-midi du premier jour, le Bat. car. 1, disposant de deux cp. mitr., a pris position vers Servion, immobilisant devant lui le Bat. fus. 1. Le commandant de ce dernier bataillon a scruté à la jumelle la position ennemie et a repéré toutes les mitrailleuses de Bleu. Ce qui prouve que, dans la 1^{re} division, il y a des mitrailleurs qui, ou bien ne savent pas prendre position, ce qui serait attristant, ou ne s'en donnent pas la peine, ce qui serait pis encore.

Le soir du même jour, le colonel-divisionnaire Grosselin a prescrit à ses troupes d'arrêter leur offensive dès 2200, mais cette prescription n'a évidemment pas passé, car personne n'en a tenu compte. Preuve que le service des transmissions fonctionnait mal, malgré les nombreuses patrouilles de téléphone, ou que les chefs subalternes n'avaient pas leur troupe en mains.

La même nuit, le Bat. 11, du parti Bleu, a touché le premier repas de la journée à 2330, bien que ce bataillon soit resté presque toute la journée dans la même position et n'ait déployé aucune activité spéciale. Il est donc probable que d'autres unités, plus dispersées ou plus fortement engagées, n'ont touché aucun repas chaud le premier jour des manœuvres. Et cela, en pleine paix, et dans un pays regorgeant de ressources !

Le groupe art. mont. 1, aussi du parti Bleu, est arrivé à Bouloz le deuxième jour, vers 0400, mais son personnel et son matériel de téléphone sont restés en arrière, au moins en grande partie. A 0840 les batteries sont prêtes, mais le bat. 88, qu'elles doivent soutenir, ne l'est pas, bien qu'il soit sur place depuis 0500. Ce n'est qu'après 1000 que le cdt. de groupe peut fixer à ses batteries les barrages principaux. Tout cela aussi, en pleine paix et après une seule journée de manœuvres. Qu'en serait-il advenu en temps de guerre, après une bataille perdue ?

Le matin du deuxième jour, au R. car. 4, l'exploration a

manifestement manqué. Au R. J. 3, de même. Relâchement, manque de mordant, après une seule journée de combat inoffensif. Le bat. 7 tape dans le vide et s'emballe. Son commandant veut le ramener en arrière, mais a beaucoup de peine à reprendre en mains ses compagnies. Pourquoi lui sont-elles sorties de la main ? Le bat. 13 a fixé comme premier objectif à ses compagnies le vallon du Grenet qui, dès la veille, était occupé par des troupes du même régiment. Absence complète de liaison et d'exploration.

Dès midi, il y a eu un trou de plus d'un km., entre les R.J.1 et 2, qui correspondait presque exactement à un trou semblable dans le dispositif ennemi. Dans ce vide se trouvaient pourtant les hauteurs de la Jaillaz, qui sont la clef de toute la zone entre Fiaugères et Porsel.

De 1000 à 1700, le bataillon 2, le plus exposé du R. J. 1, est sans aucun appui d'artillerie.

La progression du R. J. 2 devait être appuyée par le groupe d'obusiers 25. En fait, elle ne l'a pas été. Et pourtant, les deux batteries de ce groupe étaient dès 0630 en position. Peu après 0800 le groupe fit un bond en avant, mais ne fut de nouveau prêt à agir que vers 1530. Et encore la liaison avec les bat. 4 et 6 ne paraît pas avoir été satisfaisante à ce moment-là. A qui la faute, infanterie ou artillerie ? Probablement à toutes deux, qui ne savent pas s'adapter rapidement à une situation nouvelle.

Somme toute, aux environs de midi, aucun des bataillons de 1^{re} ligne de la Br. J. 1, partie en poursuite de bon matin, ne dispose d'un appui d'artillerie quelconque. Et pourtant aucun incident de combat n'a justifié une rupture du dispositif, car un ordre de division, donné à 1030, débute par ces mots : Notre attaque n'a rencontré aucune résistance.

Un ordre de la Br. J. 1, de 1130, constate aussi : pas de résistance sérieuse devant notre front. Et cela au moment même où les bataillons de première ligne se heurtent à une résistance organisée. Voici ce qu'écrit à ce propos le commandant du corps d'armée :

« Il faut pourtant relever que l'exploration des deux régiments de la brigade n'a pas été à même de fournir au chef

aucun renseignement utile avant midi. Ceci nous prouve une fois de plus que notre technique du service des renseignements est franchement mauvaise. Ce service est lourd et pédant ; il croit avoir rendu de grands services quand il a dessiné quelques beaux croquis et il oublie complètement que sa tâche essentielle est de faire parvenir rapidement au chef les renseignements recueillis par les éléments avancés. Et nos officiers d'infanterie n'ont pas encore assez bien compris que, dès qu'ils sont en première ligne, ils doivent se renseigner par tous les moyens sur l'ennemi qui est devant eux, de façon que leur chef soit renseigné à son tour. »

Le commandant du corps d'armée a certainement raison. Nos officiers de renseignement travaillent beaucoup et consciencieusement, mais pas vite ; beaucoup d'entre eux font de l'histoire militaire plutôt que du renseignement. Leurs rapports ont dû être plus utiles au commandant de corps pour rédiger son Historique qu'à leurs chefs directs pour donner des ordres sur le terrain.

Le village de Porsel, pris vers 1300 par le bat. 2, est repris vers 1600 par le bat. 12 « d'autant plus facilement que le bat. 2 s'est plus ou moins laissé surprendre ». Donc au bat. 2, relâchement. Au lieu d'exploiter le succès, on s'endort sur ses lauriers faciles et on se laisse surprendre. Ça fut de tous temps un peu un défaut national suisse, qui n'est pas confiné au bat. 2, ni à la 1^{re} division.

La troisième journée, ou plutôt matinée, a vu la retraite de Rouge et la poursuite de Bleu. Là aussi, les ombres au tableau n'ont pas manqué. Le bat. car. 9, au contact de l'ennemi dès 1430 du deuxième jour, est atteint par l'ordre de retraite à 2145. Il bat en retraite dès 2230, arrive à destination à 0330, ne trouve pas ses cuisines et doit se passer de souper. A part cela, la retraite de Rouge pendant la nuit et la prise de position de bon matin, paraissent s'être effectuées sans accroc sérieux.

Chez Bleu, la cp. d'avant-garde du bat. 8 se laisse surprendre à 0815 à la sortie sud de Palézieux-village et aurait subi de grosses pertes.

Le groupe de cyclistes bleu part à grande allure de Semsales,

précédant la brigade de cavalerie. Sa compagnie d'avant-garde est complètement surprise devant Maraçon par le feu des armes automatiques de la cp. I/13, qui l'aurait probablement anéantie.

Le groupe d'art. mont. 1 reçoit vers 0700 l'ordre de se mettre à la disposition du R. J. 5. Le contact avec le commandant de ce régiment n'est trouvé qu'à 1030, et la manœuvre se termine à 1130, avant que les batteries soient en position. Du côté Bleu, l'appui d'artillerie a d'ailleurs été jusqu'à 1115 quasiment nul sur tout le front. Seules deux batteries sur huit ont tiré quelques salves, l'une sur des mitrailleuses en position, l'autre sur un état-major. Ce groupe devait appuyer le bat. 12, avec lequel on n'était pas relié de façon suffisante. Donc chez Bleu comme le jour avant chez Rouge, la liaison infanterie-artillerie n'a pas fonctionné au cours de la poursuite, probablement pour la même raison : ni l'infanterie, ni l'artillerie ne savent s'adapter rapidement à une situation nouvelle.

Le commandant du corps d'armée fait suivre son récit des manœuvres de quelques pages d'observations générales que nous résumons ci-dessous :

Il est absolument nécessaire que, lorsqu'une situation nouvelle intervient, les chefs s'efforcent d'arriver rapidement à une décision claire et l'expriment sans tarder à leurs états-majors, de façon suffisamment précise pour que ceux-ci puissent rédiger tout de suite les ordres définitifs.

Il est aussi indispensable que nos officiers d'E. M. G. apprennent à travailler plus vite.

L'on a trop tendance à croire que le rôle du chef supérieur consiste à donner chaque soir un ordre et à rester dans un poste de commandement très reculé, où l'on ne voit ni n'entend rien. Quand on marche à l'ennemi, comme c'était le cas le premier jour pour les deux partis, la place des chefs est là où ils peuvent être le mieux et le plus rapidement renseignés, c'est-à-dire en avant.

L'infanterie a fait des progrès dans la tactique de combat, mais les attaques ont eu souvent un caractère d'in vraisemblance accentué. Dans la défensive, nos officiers et sous-officiers ont encore beaucoup à apprendre ; l'action concertée

des divers éléments fait défaut. Ceci est particulièrement vrai pour les mitrailleurs tant d'infanterie que de cavalerie, qui prennent position avec un beau mépris de l'observation ennemie. Le service de sûreté en marche, au repos et au combat fonctionne mal, témoin les nombreux cas de surprise dont quelques-uns ont été mentionnés ci-dessus. Il n'est pas d'erreur plus dangereuse que celle qui consiste à se dispenser de l'exploration rapprochée, sous prétexte qu'on explore à grande distance.

La cavalerie ne sait pas plus que l'infanterie pratiquer l'exploration à courte distance, avant, pendant, ni après le combat.

La collaboration infanterie-artillerie est en progrès constant. Elle a bien joué dans des cas assez nombreux. Lorsqu'elle a laissé à désirer, la faute incombait le plus souvent aux chefs d'infanterie qui laissaient leur artillerie dans le vague. L'artillerie, d'une manière générale, a fait de bon travail.

Tous les arbitres ont été frappés de la passivité des troupes lorsqu'elles étaient survolées par des avions ennemis. Il y a là une lacune dans l'instruction, à combler le plus tôt possible.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Les sept compagnies du génie qui ont pris part aux manœuvres ont dû y être heureuses, car le rapport ne consacre pas une ligne à leur activité. N'ont-elles peut-être rien fait du tout ?

Dans sa conclusion, comme dans son introduction, le commandant du corps d'armée proteste d'avance contre ceux qui verraient dans son rapport un parti-pris de dénigrement envers qui que ce soit. Ses critiques, parfois sévères, n'ont d'autre but que de travailler au bien de notre armée par le perfectionnement de ses chefs. Il reconnaît que les manœuvres ont été fatigantes et que cette fatigue a été supportée avec énergie par les chefs et par la troupe en général.

Mais, ajoute-t-il : « Je ne puis me dispenser d'attirer l'attention des officiers de la 1^{re} division sur les signes manifestes de relâchement dans la discipline qui ont été constatés, en particulier le nombre inadmissible des traînants de toute sorte, des hommes égarés plus ou moins volontairement. Les troupes de la 1^{re} division ont de grandes qualités qui se sont clairement manifestées, mais comme toutes autres troupes, elles deman-

dent à être commandées par des chefs compréhensifs de leurs besoins, prompts à leur accorder tous les ménagements compatibles avec le devoir, mais inflexibles quant à l'accomplissement de ce devoir. »

La brochure se termine par un petit chapitre sur les services de l'arrière, rédigé par le lieutenant-colonel Ott, chef d'état-major *ad interim* du 1^{er} corps d'armée. Là aussi, nous trouvons pas mal de constatations peu réjouissantes. Citons-en quelques-unes :

« Bien que le personnel et les moyens de transport fussent suffisants, le ravitaillement n'a donné satisfaction ni chez Rouge, ni chez Bleu... Le 8 au soir, la viande de tout le R. car. 4 manquait à l'endroit prévu..... Un fait de même nature s'est produit à la Br. J. 1... Un convoi du bat. fus. 4, après avoir touché, très tard, la viande, a erré pendant quatre heures, sans orientation aucune..., le hasard voulut qu'il rencontrât ses cuisines...

Le service intérieur du train auto et du train de bagages laissait beaucoup à désirer... Les véhicules étaient en mauvais état et les charges mal arrimées. Cela faisait une impression pénible... Les écuries des trains de bagages stationnés à Lausanne ont donné lieu à des appréciations sévères. »

Le lieutenant-colonel Ott se résume en deux lignes : « Les services de l'arrière, au cours des manœuvres de la première division, n'ont pas marché d'une manière satisfaisante ».

Et pourtant, la tâche était beaucoup plus simple qu'elle ne l'aurait été en temps de guerre ; peu ou pas d'évacuations ni de remplacements d'hommes ni de matériel. Presque uniquement le ravitaillement en vivres et les mouvements de trains de bagages réduits.

* * *

Que conclure de tout cela ?

La 1^{re} division, telle que la présente le rapport du commandant de corps d'armée, est-elle actuellement un bon outil de guerre ? Si l'on veut rendre hommage à la vérité, on est bien obligé de répondre : Non.

Evidemment, il ne faut pas voir rien que les ombres du

tableau. Comme l'a dit le colonel Sarasin, les troupes de la 1^{re} division ont de grandes qualités qui rachètent en partie leurs défauts. Individuellement nos hommes sont aussi robustes, aussi bon tireurs et aussi bons patriotes que ceux de n'importe lequel de nos voisins. Collectivement, réunis en détachements combinés de l'ordre de grandeur d'une division moderne, ils manquent de qualités manœuvrières. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de croire que la 1^{re} division soit sensiblement inférieure, sous le double rapport de la manœuvre et de la discipline, aux autres divisions de notre armée. Il n'est pas prouvé non plus que les divisions de nos voisins, bourrées de réservistes ou d'engagés volontaires, se montrent, dans la prochaine guerre, beaucoup plus manœuvrières et plus disciplinées que les nôtres.

Le mal est constaté, cherchons le remède.

Ici, nous ne pouvons que tomber d'accord avec le commandant du corps d'armée. Il faut travailler au bien de notre armée par le perfectionnement de ses chefs.

D'une manière générale, les écoles de recrues livrent à l'armée des compagnies, batteries et escadrons, suffisamment instruits et disciplinés. Avec plus de temps on pourrait faire mieux, mais le mieux est parfois l'ennemi du bien. Ce n'est pas dans la prolongation des écoles de recrues, de sous-officiers et d'officiers que nous trouverons le remède.

Pourquoi ces compagnies et batteries bien instruites et bien disciplinées n'arrivent-elles pas, dans le cadre du détachement combiné, à former des groupements aptes à la guerre ? La réponse est bien simple : Parce que ceux qui doivent se servir de ces troupes ne connaissent pas suffisamment leur métier. Cela sans vouloir faire injure à qui que ce soit. La guerre est un métier difficile à apprendre en temps de paix. L'officier ou sous-officier de milice, qui passe sans transition du bureau ou de l'atelier au commandement d'une troupe, éprouve forcément quelque peine à se mettre dans la situation et à manier les outils que d'autres ont forgé pour lui. Tel qui a bien commandé une compagnie de recrues ou qui a brillamment conduit un bataillon en papier dans un cours théorique, sera débordé par les exigences multiples du service en campagne. Il ne saura pas faire face de tous les côtés à la

fois. L'un s'absorbera dans la tactique et négligera la discipline ; l'autre fera l'inverse. Le résultat général sera ce que nous avons vu : des troupes peu manœuvrières et manquant parfois de discipline.

Le remède ?

On pourrait le trouver dans une prolongation des cours de répétition. On l'a déjà trouvé en partie par l'institution des cours de cadres qui doit encore être élargie. Si l'on veut avoir des troupes bien en mains, il faut absolument donner l'occasion aux chefs de *tous* grades, tout spécialement aux sous-officiers, de se reprendre eux-mêmes en mains pendant quelques jours avant l'entrée en service de la troupe. Hors de cela, pas de troupe vraiment disciplinée. Avec des cadres bien en mains, la discipline se maintient presque automatiquement.

Une autre mesure qui s'impose, c'est l'organisation aussi fréquente que possible, de manœuvres de petits détachements combinés, c'est une interpénétration beaucoup plus intensive des diverses armes, principalement de l'infanterie et de l'artillerie. L'instruction théorique, si bien donnée soit-elle, ne suffit pas ; il faut que les cadres aient l'occasion de pratiquer le métier.

Cette pratique devrait commencer déjà à l'école de recrues. Il ne devrait pas être impossible de combiner le tableau des écoles et cours de façon à pouvoir, vers la fin d'une école de recrues, faire travailler ensemble pendant quelques jours un bataillon d'infanterie avec un groupe ou une batterie d'artillerie. Cela pour l'instruction de tous, mais surtout des cadres moyens, commandants de bataillons, compagnies, groupes et batteries. Ces deux mesures, cours de cadres et exercices combinés, peuvent être appliquées sans revision de nos lois militaires et à très peu de frais. Elles ne nous donneront pas à elles seules une armée modèle, mais elles contribueront à faire disparaître beaucoup des défauts signalés dans le rapport du commandant du 1^{er} corps d'armée.

Colonel L.

